

*... les dessins de Joëlle...*

**L**e pays de la liberté, tout comme le Royaume de Dieu, est intérieur. Il prend tous les visages, se pare de tous les hasards possibles d'imaginer pour nous surprendre. Ses enseignements nous ouvrent alors les yeux sur les mystères de la vie et transforment notre joug en une nouvelle montagne à gravir. C'est alors surtout que nous découvrons qu'il n'est point de liberté véritable sans un assujettissement à une plus grande liberté, et que l'émancipation individuelle est synonyme de responsabilité morale et collective. Respect de soi dans les autres et respect des autres en nous. En effet, le mystère du « trésor » enfoui en chacun de nous – cette « étoile dionysiaque » qui règne dans notre ciel le plus nocturne – et dont les premiers effets me troublèrent au bord de la mer, ne tarda pas à venir me proposer une suite.

À mon grand étonnement, un an et neuf mois – autant dire un coup d'ailes de ces années ! – n'avaient pas passé depuis son retour à Paris, que mon frère

## LA RENCONTRE

Chucry m'expédiait un paquet de dessins à remettre à un certain médecin du nom de Farid Abousouleiman. Un de ses amis que je ne connaissais pas encore, et dont je n'avais jamais entendu parler avant ce jour. Mon cœur ne fit qu'un tour dans ma poitrine en découvrant le nom du véritable destinataire, marqué en rouge sur une enve-loppe scellée :

« À l'attention du Docteur Dahesh  
de la part de Joëlle D. »

C'était un mercredi matin de juin. Il faisait beau et, je me souviens, un peu trop chaud pour la saison ! Un soleil presque blanc (mais clément comme le sont tous nos soleils de la Méditerranée), chauffait le grand balcon où je me tenais lorsque j'ai ouvert mon courrier. À ma droite, des ribambelles d'enfants s'ébattaient et couraient en tous sens dans la cour de mon ancien lycée, en attendant la cloche de dix heures. En face de moi, à deux rues de la maison, la mer, parsemée de diamants, et tout au bout, là-bas, on pouvait presque toucher du doigt ses villages : un pan de Djebel Sannîn éclatant de blancheur.

Ce qui me frappa d'abord dans ce colis, qu'une lettre à mon nom accompagnait, c'est que la veille encore, je m'étais endormi sur une page troublante d'« El-Lewa », par laquelle, je me souviens, le magazine entamait la publication d'une large série hebdomadaire d'articles et de reportages sur le Docteur Dahesh, sa vie, ses œuvres et ses enseignements. Aussi, grande fut ma surprise de voir son nom sur le colis, de même que celui de Farid (cité vaguement dans l'article et auquel je n'avais prêté aucune attention particulière).

« L'homme des miracles qui a fasciné les esprits par ses mille et une merveilles... injustement traité sous

## GEORGES CHAKKOUR

l'ancien Président Béchara el-Khoury... »

« Crime d'abus judiciaire atroce... Machination préparée de longue main par son conseiller politique Michel Chiha, le frère de Marie Hadad, l'ancien député Henri Pharaon et la famille el-Khoury entière... »

« La plus grande découverte scientifique, » ajoutait quelques lignes plus bas le journaliste, « ne vaut pas ce que je vais raconter ici... »

J'ignorais encore à cette époque que mon Parisien de frère avait déjà embrassé la nouvelle foi. En fait, comme je l'ai appris un peu plus tard, il avait épousé ses principes et s'y était intégré corps et âme ! Comment l'aurais-je su ? Fin, émancipé, jeune garçon de vingt-deux ans et déjà doué d'une intelligence vive et prudente (au physique Chucry ressemblait beaucoup à John Lennon, le chanteur des Beatles), il a dû laisser mûrir cette « Bonne Nouvelle » dans une calme indifférence de pénombre... Probablement pour ne pas trop inquiéter mon père ou peiner inutilement ma mère. Lesquels, comme tous nos parents en Orient, auraient désapprouvé toute « fantaisie religieuse », comme ils appelaient cette sorte de vagabondage spirituel, en dehors de leurs sentiers battus. Bien qu'ils ne soient, eux, pratiquants pour deux sous.

C'est là un phénomène assez curieux chez nous en Orient. Selon nous, les Orientaux, en général, et en particulier les Libanais (fanatisme de bon aloi oblige), la religion est une pure et simple question de tradition sociale, voire régionale et ethnique, et non de pure philosophie entre soi-même et son Créateur. Devant un tel concept rétrograde, évoluer en dehors du corps moral de son milieu serait donc un peu comme abjurer sa foi

## LA RENCONTRE

et même renier tout espoir de salut éternel ! N'est-ce pas plutôt l'inverse qui invertit en dogmes illusoires le sens et le but véritables de la religion ?! En momifiant ainsi dans l'immobilisme l'idée intime que nous nous faisons de Dieu, n'entrave-t-on pas l'irrésistible jeu des saisons ? Lesquelles, de génération en génération et d'évolution en évolution, devrait aider la jeunesse à mieux comprendre et à mieux épouser ce que la vie demande d'elle ? Chucry avait bien raison de s'en moquer et ne s'en privait pas d'ailleurs... (La preuve : il n'a mêlé personne à ce qui ne regarde que lui, et le regarde entièrement.) Ce que pouvaient bien penser nos « vieux » était bien le cadet de ses soucis. À titre de pure exemple de ce dont je parle, Monsieur Henry, mon père comme nous l'appelions déjà à cet âge, sourd à tout ce qui n'émanait pas de la religion innée du cœur, moi, je ne l'ai vu qu'une seule fois à l'église. C'était en 1956, au lendemain d'un grand tremblement de terre qui avait secoué la ville de Beyrouth et ses environs. Toujours est-il que, nés de la peur viscérale de l'inconnu, souvent ces retours en coup de vent à l'autel ne durent pas plus longtemps que les roses... Mais leurs racines demeurent tenaces. Surtout quand il s'agit de leurs enfants. Aussi voit-on qu'à la moindre indépendance morale qui nous en éloigne, à la première envolée loin de l'enclos patriarcal, les Orientaux, très expéditifs en ce genre de besogne, se hâtent de traiter leurs enfants de mauvais grains :

« Dieu, quel monstre ! Quel renégat j'ai engendré ! »

Quand on ne le fiche pas simplement à la porte d'un geste théâtral, après lui avoir baptisé la caboche d'un bol de tabboulé et de babaghannouj'. Et taverne vivante, enguirlandé des ingrédients de la cuisine orientale, la gifle encore toute chaude et vibrante sur la joue, le pauvre renégat s'en va sécher la colère de ses parents à la belle étoile de la liberté.

## GEORGES CHAKKOUR

« Et toi, Moustapha ? Dis nous, c'est comment que tu fus émancipé ? »

« Bof ! moi, vous savez, mon vieux est peintre en bâtiments. Je l'ai suivi dans ses chantiers jusqu'à ma vingtième année. Ce jour-là, je me souviens... »

Lui, son père, vivait au milieu de ses brosses et de ses seaux de peintures. Changeant machinalement de murs et de couleurs au bout de chaque nouvelle paye. Un vrai caméléon, quoi ! Imaginez donc un instant le chef-d'œuvre surréaliste que sayed Abou Moustapha a dû ce composer sur le fruit de ses entrailles, ce jour-là. Que sait-on après tout ? Il est bien possible que nos Arts Modernes, dont la logique s'oppose à toute recherche du beau classique – ou tant soit peu réaliste comme on voit dans les œuvres rebelles à toute école, à toute règle établie ou idée reçue, comme celles de Matisse, de Braque et de Picasso – ne soient finalement nés qu'à la suite d'une dispute analogue dans un atelier de jeunes peintres en bâtiment (deux écoles également indestructibles) : le passé conventionnel et le besoin d'un nouveau mythe. Ah, nos pères sont vraiment trop beaux pour durer !

Tout cela me revenait en mémoire en ouvrant le colis de Chucry, et surtout la scène burlesque au bord de la mer... « Mais qui est donc cet énigmatique Docteur Dahesh ? Pourquoi les gens en ont tellement peur ? » lui avais-je demandé le lendemain matin, brûlant de curiosité. « D'où me vient ce sentiment indécis, je ne sais pas, de l'avoir comme rencontré quelque part dans mon enfance ? »

Il me souvint aussi que pour aborder son sujet, mon frère aîné m'avait lu quelques passages de l'Ancien Testament puis un autre dans le Nouveau Testament, et tout particulièrement un extrait fort émouvant où Jean

## LA RENCONTRE

l'Évangéliste cite la célèbre Promesse de Jésus à propos du Paraclet.

Ah ! ces mots enchanteurs :

« Il vaut mieux que je m'en aille (disait Jésus à ses disciples), car si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas vers vous ; mais si je pars, je vous l'enverrai. [...] J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter à présent. Quand le Consolateur sera venu, l'Esprit de vérité, il vous conduira vers toute la vérité, car il ne parlera pas de lui-même [de son propre chef], mais il vous dira tout ce qu'il aura entendu, et vous annoncera l'avenir. »

(L'Évangile selon Jean, XVI, 7-13)

Je compris alors que Dahesh personnifiait, à son avis, cet « Esprit de vérité » annoncé par Jésus, ou le « Paraclet » comme l'appelle encore Jésus dans l'Évangile de Jean. Mais Chucry ne m'en avait pas dit plus, du moins pas explicitement. Et certes, il devait avoir ses raisons. Mais surtout, il ne voulait pas créer de tension avec mon père qui devait redouter son influence sur nous, mes autres frères et moi. S'il m'avait entretenu de ses miracles (retour à la vie d'oiseaux morts, changement d'eau en vin devant témoins, voyage dans le Temps, etc.), et notamment du rapport de ces prodiges extraordinaires avec ce qu'il m'avait lu, c'était toujours du bout d'une longue phrase insinuante, suspendue comme un cerf-volant dans les nues ! Car bien que mon frère fût un « révolutionnaire » au sens méditerranéen du terme – « sawradji », c'est-à-dire tout simplement un libre penseur – Chucry respecta en moi la pousse encore verte du libre arbitre. Je devais découvrir par moi-même, et par moi-même seulement, comme il me l'a avoué plus tard, ce qu'il semait dans nos relations, et presque au

## GEORGES CHAKKOUR

tournant de chaque phrase. Attirant ainsi mon attention d'un mot intelligent sur une chose, un événement, un livre que j'avais lu ou un film que nous avions particulièrement aimé.

Imaginez donc ma surprise à l'apparition de ces souvenirs effacés, ou plutôt ma stupeur quand, alors que je croyais l'avoir totalement oublié, coup sur coup après le retour fortuit du nom de Dahesh en ma mémoire – le lendemain même du jour où j'avais lu l'article troublant « d'El-Lewa », – je reçus de la main du facteur, venu me le livrer sur son vieux vélo, le colis de Chucry avec ces mots : « Série de dessins à remettre au Docteur Dahesh de la part de Joëlle. »

Avec quelle hâte j'ouvris le paquet !

C'était des dessins à l'encre de Chine.

L'artiste, une jeune Française qui avait éclairé notre maison pendant deux semaines d'été inoubliables, je me souviens, les avait tracés d'un seul trait de plume, sans avoir apparemment interrompu la main une seule fois.

C'était-là son genre !

Tous les détails de ces croquis dits « dessins à main levée », élaborés avec une patience de joaillier, semblaient nés comme d'une arabesque unique. Ils étaient tracés dans une continuité parfaite de boucles, de courbes et de spirales sans qu'aucune séparation ne vienne interrompre le tracé de la plume sur le papier de dessin : les traits du visage, le chignon, la robe, le hennin... Je me souviens surtout d'une fleurette de satin ornant les chaussures d'une jeune fille se rendant au bal. Son premier probablement. Tout dans ce croquis

## LA RENCONTRE

obéissait à la tyrannie délicate d'une seule ligne harmonieuse, comme une longue, longue phrase de Proust... du haut de son bonnet conique à la pointe de ses talons ! Il s'agissait d'une des Demoiselles du Moyen Âge, habillée en manches flottantes à la manière des gens de la cour et de la haute noblesse de cette époque. Elle s'élançait dans sa robe de soie – ainsi qu'un chant de palmier balancé par le vent – un arbre en fleurs sous les caresses de la lune – soulevée dans son mouvement interne tel un rêve de rose que personne n'a cueillie... mourant, renaissant à la limite de cet art hautement expressif et caricatural, pareil à une flamme ivre d'elle-même ! Une autre de ces jeunes filles contournait son arabesque sinuose ainsi qu'une mélodie de flûte, dans un épanchement médiéval de lignes fantaisistes aussi étranges que désordonnées – vous auriez dit une toile d'araignée – pour s'élançer soudain vive et fraîche, pleine de vitalité suggestive et de douceur rythmée. Et étrangement, ces dessins de Joëlle n'avaient besoin de nulle couleur pour en donner l'impression sensorielle, comme si la délicatesse de l'artiste leur en tenait lieu. On y devinait combien l'expression créative de Joëlle, apparemment la plus simple, résidait dans sa sensibilité d'abord. Et que le travail de son art, comme de tout art d'ailleurs, pouvait reproduire ceux des autres. Et même totalement s'en passer, autant que le regard des amants se passe de la parole, comblant par sa magie suggestive ce qui leur fait essentiellement défaut ! La musique, la danse, le chant, la peinture, le dessin ou la sculpture, tout autant que l'écriture, sont interchangeables, car contenus l'un dans l'autre, quoique à des degrés différents, autant que les couleurs de l'arc-en-ciel dans un simple rayon de soleil.

L'art se suffit à lui-même comme Dieu !

## GEORGES CHAKKOUR

Ainsi l'amour incommensurable de mon frère Chucry pour Dahesh, l'homme qui devait troubler ma vie, sculptant en d'inaccessibles portraits les flammes muettes de son regard, versa-t-il en moi les effets troublants de sa foi, par cet acte si simple d'aimer ! N'aurait-il pas refusé d'entrer dans cet Éden sans moi ? Sa parole mesurée, sa crainte de fâcher mon père, son sens inné de psychologue, son refus total d'enfermer le Docteur Dahesh dans une définition conventionnelle, sa vénération sans bornes pour l'homme autant que pour le prophète, enfin son éternel souci de moi animèrent peu à peu cette pierre encore brute et informe d'où devait surgir la plus belle statue qu'on peut animer de Dahesh dans la pensée d'un jeune homme de dix-huit ans.

Disciple de la nouvelle génération, il en reflétait l'énergie calme et juvénile.

Mais il manquait à cette sculpture un visage et une voix.

En attendant, Chucry fut pour moi ce visage, il fut pour moi cette voix. Il fut cette musique discrète qui s'égrène comme un film, ce livre merveilleux oublié sur l'étagère et qu'on rouvre un jour d'ennui pluvieux... Il fut cette peinture d'un monde intangible qui se déguste comme un fruit et qui vous envoûte de son ivresse d'été. Chucry fut, en un mot, comme ces lettres brillantes et usées qui n'ont l'air de rien, dans la main huileuse du typographe au travail, mais qui finissent toujours par renverser leur Bastille.

Il me souvint en parcourant au soleil de midi les dessins de Joëlle, debout là en face de la mer, qu'en réalité mon frère aîné ne m'avait pas parlé de Dahesh, mais plutôt de « son » amour de « lui ». Et encore ! À chaque fois qu'il avait mentionné son nom devant moi, c'était toujours sur un ton de mystère et de suspense (qu'on aurait pu prendre pour de la réserve timide),

## LA RENCONTRE

probablement pour m'impressionner un peu comme font d'habitude les aînés avec leurs jeunes frères. Mais ses rares confidences, mais son incroyable pouvoir de verser en moi son électricité attractive, avaient suffi à me contaminer d'une rare et délicieuse curiosité pour cet homme – un homme dont personne ne savait presque rien et qui pourtant ne laissait aucun Libanais, aucun homme ou femme, jeune ou vieux indifférent. Bref, Chucry m'avait si bien mis l'eau à la bouche avant son retour à Paris, que je serais probablement allé le chercher sous les pyramides d'Égypte.

« Comme tout s'arrange bien, » pensais-je en refermant d'une main tremblante le paquet que le facteur venait de me remettre. La veille, mais la veille encore, je m'étais assoupi sur les colonnes d'El-Lewa, en proie à une curiosité fiévreuse, et je songeais en essayant de trouver le sommeil par quel moyen je pourrais, à mon tour, le rencontrer. Et voici que mon désir prenait forme de la manière la plus inattendue. Presque miraculeusement et à l'improviste ! « Enfin presque, » m'avouais-je un peu déçu. Car croyant épargner à Dahesh une visite inopportune de ma part, mon frère poussa la délicatesse jusqu'à me recommander, dans un mot de sa main joint au colis, d'aller le remettre à un de ses disciples, plutôt qu'à lui directement.

\*

# 9

*... mes premiers fantasmes...*

**J'**étais encore tout jeune, sans soucis ni racines de rien, à peine dix-huit ans et sur le point de quitter l'École pour le Conservatoire (je suivais alors des cours de gestion et de commerce à Pigier). Un milieu vers lequel je me sentais naturellement porté, contrairement aux études scolaires qui motivaient alors si peu ma nature paresseuse et contemplative. L'absence d'un pôle conducteur laissait un vide terrible dans ma vie ; j'avais alors soif de quelque chose d'autre. Je rêvais, à cette époque déjà, de romans à vivre et de pays à découvrir. Et bien entendu l'égoïsme, si commun à cet âge ingrat de l'adolescence, rendait ternes ce que nos prédicateurs appelaient avec délice et mépris « les blandices de la société et ses fragiles amusements ». À la seule idée qu'il me fallait mourir un jour et disparaître sans laisser de traces, ou même avoir le sentiment de ma mort en trépassant, je trouvais fades les fruits de la jeunesse, et tous les attraits du bonheur.

Peut-être aussi que mes grands modèles du moment (Louis Armstrong, Maurice André et Miles Davis),